LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. Mahé & A. Libertad
22, rue de la Barre
PARIS-XVIIIe.

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »
ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

DEUXIÈME ANNEE. — N° 55 | DIX CENTIMES | JEUDI 26 AVRIL 1906

GUEULES NOIRES ET GUEULES ROUGES

Alors que les rescapés, grisés par leur célébrité soudaine, se laissent encenser et balader, bœufs maigres à côté des bœufs gras, la foule noire, trop profondément meurtrie pour s'ébaudir à cette mascarade, se dresse farouche, éveillée de son engourdissement stupide.

La révolte vient enfin. Les cerveaux frustes s'éveillent ; les plus placides se cabrent sous l'aiguillon brutal de la catastrophe. La résignation séculaire s'évanouit et une longue clameur monte, faite des sanglots et des cris de haine.

La mort engendre le désir de la vie.

Rien n'a pu endiguer le flot montant des colères. Les endormeurs ont essayé en vain l'œuvre si aisée d'habitude ; le troupeau n'obéit plus ; il conspue, il frappe ses bergers ; il n'épargne même pas ceux qui le flattent, qui tâchent par des discours insidieux de faire appel au calme et à la dignité classiques.

La grève s'étend. Les gueules noires se dressent, tragiques dans leur colère, et les événements se précipitent.

Courrières, Lens, Liévin, Haveluy, Béthune, Denain, Valenciennes, partout la grève. Partout la levée de la masse des affamés, et partout aussi l'armée, les « frères soldats » dressés contre « leurs frères ouvriers », prêts à charger, prêts à tirer au premier commandement d'un chef un peu nerveux.

— Clemenceau avait promis pourtant qu'il n'y aurait pas de troupes, que les Fourmies, les Châlon, les Limoges ne pouvaient être sous son ministère.

— Promesse fallacieuse, impossible à tenir pour quiconque admet la nécessité d'un gouvernement, celui-là fût-il révolutionnaire cent fois plus que n'est Clemenceau.

L'armée est prête. L'armée trépigne devant l'hésitation de ses chefs. Alors quoi ! apprendrait-on à tuer pour rien, aurait-on des armes pour ne pas s'en servir ? La bonne joie d'abattre quelques-uns de ces sauvages qui renâclent sous le fouet, qui osent réclamer plus de pain et moins de péril...

C'est le lapin qui a commencé... Les chiens aboient, réclamant du chasseur l'ordre de déchirer la proie. Et pour des raisons politiques, parce que la pitié de la foule pour le lapin meurtri n'est pas tout à fait éteinte, que trop de regards sont encore tournés vers le pays noir, que des déclarations, des promesses sont encore trop fraîches, les chiens aboient mais ne peuvent que mordiller le lapin insolent.

Patience, petits soldats ! Vous voulez de la chair fraîche ; vous en aurez. Sachez seulement attendre. Votre honneur de soldat souffre quand vous voyez des misérables, des gueux, atteindre vos chefs et les coucher sanglants aux pieds de leurs chevaux. Vous vous irritez des briques, des pierres qui pleuvent sur vous. Patience ! Tout cela excusera votre entrain à embrocher et à fusiller quand enfin on vous aura lâchés, les chiens, sur ce troupeau qui a la prétention de se défendre.

La boucherie ne saurait tarder : n'est-elle pas la conclusion logique, obligée des actes commis par les grévistes ? Alors quoi ! ces hommes pourraient piller des marchés, c'est à dire prendre ce qui est nécessaire à leur vie, ces hommes pourraient violer la propriété, ces hommes pourraient se rire de toutes les institutions respectables et intangibles sans que l'armée, le rempart solide de ces institutions vienne mettre le holà !

L'armée ne faillira point à son devoir. L'armée faite d'ouvriers, de gueux, de misérables, l'armée fusillera ces ouvriers, ces gueux, ces misérables.

Et pas un, parmi les soldats ne lèvera la crosse en l'air ? Pas un ne criera son dégoût pour la sale besogne qu'on lui a fait faire jusqu'ici, pour la plus sale besogne qu'on veut lui faire accomplir maintenant ? Pas un ne quittera les rangs pour aller la main tendue vers ceux qui se réveillent enfin ? Les fusils ne se tourneront-ils pas vers les poitrines bariolées de toutes les brutes, soldats ou officiers, qui veulent étouffer le réveil à la vie ?

Qu'un seul esquisse le geste, et d'autres le suivront ; d'autres que le séjour à l'armée a engourdis, diminués, mais qui secoueront leur inertie, qui comprendront de quel côté est leur intérêt. Qu'ils n'hésitent pas, qu'ils aillent vers les gueules noires, qu'ils les aident à secouer le joug, que craignent-ils ? N'a-t-on pas le droit d'avoir une « conscience » en France.

Cela coûte un jour de prison pour les officiers. Peut-être le tarif est-il plus élevé — selon l'usage — pour les « inférieurs ». Saurait-il être bien lourd...?

...Et si aucun ne vient vers vous, mineurs, ne vous découragez pas de leur aveuglement. Ils sont plus nombreux que vous peut-être, ils sont mieux armés, c'est possible. Essayez d'être mieux armés encore. On criera à la lâcheté. Qu'importe ! Ou vous voulez être mangés, et alors présentez votre poitrine nue, avec vos poings contre leurs armes ; ou vous voulez être les plus forts, alors ne négligez aucun moyen de défense. Les Basly, les Turot, les Selle, les hypocrites souteneurs de la Révolution en l'an 3000 crieront aux menées provocatrices, parleront de vos « frères soldats ». Répondez-leur. Dites à ces timorés : « Que les soldats soient nos frères, cela importe peu. Ce sont des « frères ennemis » et nous nous foutons de ce titre de « frères » qu'il vous plaît de leur donner. Basly, Selle, Lamendin, Turot, journalistes et députés décolorés, retournez à votre boutique et laissez-nous œuvrer seuls. Nous serions peut-être forcés de vous fermer la bouche plus brutalement qu'il ne vous conviendrait. »

Anna MAHÉ.

LES JÉSUITES LIBRES-PENSEURS

Il est bon de combattre la superstition religieuse ; ce n'est pas l'*anarchie* qui y contredira, elle qui l'attaque sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations, mais il ne faudrait cependant pas se faire illusion au point de donner le change à toute autre controverse.

Maintenant qu'une importante minorité commence à se ressaisir, et que, bien lentement, hélas ! avec encore beaucoup d'hésitation, elle tend à s'affranchir de tous les exploiteurs religieux et laïques, il peut sembler habile aux politiciens et aux candidats à la députation, de tomber le fanatisme religieux à coups redoublés, dans l'espoir de détourner l'attention de la question économique.

Aussi ne donnons pas dans les traquenards parlementaires que les candidats tendent sous nos pas.

Qu'ils soient athées, déistes ou jésuites, ayons toujours les maîtres en horreur et que ce ne soient pas les étiquettes dont ils s'affublent, ou les diplômes officiels dont ils se parent qui nous fassent revenir sur notre opinion.

Plus ils s'efforcent d'imiter notre langage ou de se rapprocher de nos conceptions, et plus ils nous paraissent suspects. N'arrêtons notre choix sur aucun d'entre eux ; répudions les tous indistinctement au même titre.

La superstition religieuse n'est malheureusement pas le seul fléau que nous ayons à affronter.

On nous parle constamment des droits imprescriptibles que nous a légués la révolution de 1789. Mais quels sont ces droits qui ont fait surgir tant de bienfaits ? (!)

Le peuple, à cette époque, en participant à la révolution ne fit que changer de maîtres ; et les avantages, si avantages il y a, ne furent ressentis que par une infime minorité, la masse mille fois plus nombreuse continua à n'éprouver que de la misère.

Ainsi, pendant la grande tourmente révolutionnaire de 1793, et jusqu'en 1800, toute espèce de culte avait disparu ; les temples de toutes les religions étaient affectés à d'autres usages que ceux auxquels ils étaient destinés ; durant cette période de sept ans les prêtres n'abrutissaient plus les catéchumènes, et pour cause, à l'aide du catéchisme ou d'autres élucubrations idiotes ; et cependant, sous le Directoire, le peuple fut en proie à toutes les horreurs de la famine pendant que les acquéreurs des biens nationaux faisaient bombance. Jamais peut être, à aucune autre époque l'histoire n'eut à enregistrer autant de souffrances supportées par le prolétariat.

La cause de cette détresse se trouvait dans l'organisation même de la société, dont les bases reposaient alors, comme actuellement, sur la puissance de l'argent.

Nous devons nous élever avec force contre la superstition de la résignation légale qui sanctionne les inégalités sociales et devient par cela, la plus dangereuse. Cette superstition dont Clemenceau a affirmé les principes à Lens, en disant aux mineurs réunis pour l'entendre : « Respectez la propriété, que deviendrez-vous malheureux si vous la détruisez. » Et pas un cri de révolte, pas une parole d'indignation n'est sorti d'une de ces poitrines pour souligner, à la face du « ministre » qui avait parlé, la colère que provoquaient ces terribles paroles.

Nous devons aussi combattre cette croyance chimérique de la « souveraineté du peuple », au nom de laquelle opprime, on massacre et on... décore ; cette souveraineté qui fait les maîtres, les abus épouvantables, les misères et les catastrophes les plus formidables. Ce ne sont pas les effets quil faut attaquer ; et si Simon, à propos du désastre de Courrières, réfléchissait un peu, il n'irait pas chercher la cause dans les effets, il ne plaiderait pas contre l'incurie et le lucre des ingénieurs, mais il plaiderait contre cette responsabilité anonyme qui est entière dans le suffrage universel.

C'est cette fallacieuse « souveraineté » qui a toujours grisé les masses opprimées en leur faisant perdre tout sentiment de volonté et en leur imposant le collier des bêtes de somme.

La superstition laïque perpétue l'antagonisme entre les hommes, d'autant que ces derniers se résignent à ne pas exercer directement leur « souveraineté ». La superstition athée ne vaut pas mieux que la superstition religieuse ; leur résultat est identique.

Sans doute les théologies sont de puissants auxillaires de gouvernement ; mais l'autorité républicaine ayant à satisfaire les divers appétits de ses commensaux, sait en l'occurrence prendre toutes les formes, affecter tous les langages, et pourvu qu'elle jouisse, ainsi que ses favoris, d'une vie large et oisive, peu lui importe le nombre des victimes et les misères accumulées qui doivent lui en procurer l'avantage.

Malgré qu'une longue expérience lui conseille de remplacer, parfois, la prudence par la violence, la république, voire la république socialiste, est pleine de mansuétude pour les favorisés, inexorables envers les faibles.

D'ailleurs une palinodie de plus ou de moins, coûte si peu à la pépinière des caméléons républicains et socialistes, en proie à la folie de la domination.

Ne soyons plus les dupes des fétichеurs, repoussons l'autorité, quelque masque républicain, libre-penseur ou socialiste, dont elle se couvre afin de mieux nous tromper.

CASSIUS.

L'AMOUR & LA MORT

Chaque jour, les quotidiens apprennent à leurs lecteurs la nouvelle de quelques drames dits passionnels.

Amants, amantes, époux, épouses se vitriolent, se révolvérisent à qui mieux mieux.

L'idylle ébauchée avec des sourires et des mots très tendres, balbutiés tout bas, s'achève souvent en cris de haine dans une flaque de sang.

Dans ce monde de fous sanguinaires ces faits suscitent rarement l'indignation et le mâle ou la femelle qui redoutent le courage absolvent le meurtrier. Ce grotesque est même l'objet d'une certaine sympathie... Mais oui, on le plaint. Songez, bonnes gens, que son honneur était perdu. Cachée en des endroits touffus, cette chose sacrée lui fut ravie. Que voulez-vous donc qu'il fasse, sinon tuer parbleu ? Les personnes estimables, la conscience publique le lui ordonnent. S'il ne le fait, ses amis, sa concierge, les boutiquiers du quartier ricaneront sur son passage, se le montreront du doigt avec des mines indignées, des lettres, anonymes naturellement, l'avertiront, lui indiqueront où il pourra trouver l'infidèle. Au nom de l'honneur et de la morale, il faut tuer.

Ah ! les tristes choses. Ah ! les ridicules êtres qui veulent mêler au plaisir, la douleur, l'horreur des agonies, qui veulent, si pauvres soient-ils, être propriétaires quand même, ne fut-ce que d'un sexe différent du leur.

L'ignorance, l'esprit de propriété ont engendré une folie macabre qui possède les vivants, souffle comme un vent de tempête sur le monde et emporte dans son tourbillon maudit de jeunes existences qui hier encore, chantaient la joie de vivre.

La mort grimace derrière les alcoves, elle est vitriol, révolver, réchaud ou bien chancre dévorateur. L'amour qui est la vie longe le gouffre de la mort. La prostituée à la chair douloureuse porte en elle des germes meurtriers, elle tue lentement chaque jour les solitaires qui viennent chercher en elle le mirage de l'amour. En la chambre d'hôtel, sur la glace de laquelle Flora et Julot, Louis et Victoire entrelacent leurs noms, l'amour se cache, honteux. Après l'étreinte sur le sommier dont les ressorts crient au surmenage, la femme adultère ou la courtisane, l'amant ou le client s'en vont, séparément, quittant l'hospitalière maison, l'une avec la crainte des châtiments réservés aux épouses coupables de préférer l'amant qu'elles choisissent au mari qu'on leur donna, l'autre pour continuer sa besogne homicide de contamination ; l'un avec la peur du drame, redoutant la fureur du mari, l'autre avec une inquiétude trop souvent fondée qui le fera s'examiner minutieusement des pieds à la tête pendant vingt jours au moins.

Ainsi l'épouvante empoisonne la vie, gâte le plaisir. La morale publique et la syphilis tuent également. Leurs victimes sont innombrables. Si celles de l'avarie sont anonymes, en revanche les victimes de la morale meurent bruyamment ; des Arthur Dupin notent leur dernier spasme et leurs photographies illustrent les colonnes des journaux, entre les drames du terme et le résultat des courses.

Puisque je suis sur le chapître de l'imbécillité de nos contemporains, voici quelques lignes que j'ai découpées dans le *Journal* du 3 avril et que je reproduis ici textuellement.

Amiens, *3 avril*. La cour d'assises a acquitté le nommé Blondin Théophile qui, le 13 Jan-

LE CRIMINEL

C'est toi le criminel, ô Peuple, puisque c'est toi le Souverain. Tu es, il est vrai, le criminel inconscient et naïf. Tu votes et tu ne vois pas que tu es ta propre victime.

Pourtant n'as-tu pas encore assez expérimenté que les députés, qui promettent de te défendre, comme tous les gouvernements du monde présent et passé, sont des menteurs et des impuissants ?

Tu le sais et tu t'en plains ! Tu le sais et tu les nommes ! Les gouvernants quels qu'ils soient, ont travaillé, travaillent et travailleront pour leurs intérêts, pour ceux de leurs castes et de leurs coteries.

Où en a-t-il été et comment pourrait-il en être autrement ? Les gouvernés sont des subalternes et des exploités : en connais-tu qui ne le soient pas ?

Tant que tu n'as pas compris que c'est à toi seul qu'il appartient de produire et de vivre à ta guise, tant que tu supporteras, — par crainte, — et que tu fabriqueras toi-même, — par croyance à l'autorité nécessaire, — des chefs et des directeurs, sache-le bien aussi, tes délégués et tes maîtres vivront de ton labeur et de ta niaiserie. Tu te plains de tout ! Mais n'est-ce pas toi l'auteur des mille plaies qui te dévorent ?

Tu te plains de la police, de l'armée, de la justice, des casernes, des prisons, des administrations, des lois, des ministres, du gouvernement, des financiers, des spéculateurs, des fonctionnaires, des patrons, des prêtres, des proprios, des salaires, des chômages, du parlement, des impôts, des gabelous, des rentiers, de la cherté des vivres, des fermages et des loyers, des longues journées d'atelier et d'usine, de la maigre pitance, des privations sans nombre et de la masse infinie des iniquités sociales.

Tu te plains ; mais tu veux le maintien du système où tu végètes. Tu te révoltes parfois, mais pour recommencer toujours. C'est toi qui produis tout, qui laboures et sèmes, qui forges et tisses, qui pétris et transformes, qui construis et fabriques, qui alimentes et fécondes !

Pourquoi donc ne consommes-tu pas à ta faim ? Pourquoi es-tu le mal vêtu, le mal nourri, le mal abrité ? Oui, pourquoi le sans pain, le sans souliers, le sans demeure ? Pourquoi n'es-tu pas ton maître ? Pourquoi te courbes-tu, obéis-tu, sers-tu ? Pourquoi es-tu l'inférieur, l'humilié, l'offensé, le serviteur, l'esclave ?

Tu élabores tout et tu ne possèdes rien ? Tout est par toi et tu n'es rien.

Je me trompe. Tu es l'électeur, le votard, celui qui accepte ce qui est ; celui qui, par le bulletin de vote, sanctionne toutes ses misères ; celui qui, en votant, consacre toutes ses servitudes.

Tu es le volontaire valet, le domestique aimable, le laquais, le larbin, le chien léchant le fouet, rampant devant la poigne du maître. Tu es le sergot, le geôlier et le mouchard. Tu es le bon soldat, le portier modèle le locataire bénévole. Tu es l'employé fidèle, le serviteur dévoué, le paysan sobre, l'ouvrier résigné de ton propre esclavage. **Tu es toi-même ton bourreau.** De quoi te plains-tu ?

Tu es un danger pour nous, hommes libres, pour nous, anarchistes. Tu es un danger à l'égal des tyrans, des maîtres que tu te donnes, que tu nommes, que tu soutiens, que tu nourris, que tu protèges de tes baïonnettes, que tu défends de ta force de brute, que tu exaltes de ton ignorance, que tu *légalises* par tes bulletins de vote, — et **que tu nous imposes par ton imbécillité.**

C'est bien toi le Souverain, que l'on flagorne et que l'on dupe. Les discours t'encensent. Les affiches te raccrochent ; tu aimes les âneries et les courtisaneries : sois satisfait, en attendant d'être fusillé aux colonies, d'être massacré aux frontières, à l'ombre ensanglantée de ton drapeau.

Si des langues intéressées pourlèchent ta fiente royale, ô Souverain ! Si des candidats affamés de commandements et bourrés de platitudes, brossent l'échine et la croupe de ton autocratie de papier ; Si tu te grises de l'encens et des promesses que te déversent ceux qui t'ont toujours trahi, te trompent et te vendront demain : c'est que toi-même tu leur ressembles. C'est que tu ne vaux pas mieux que la horde de tes faméliques adulateurs. C'est que n'ayant pu t'élever à la conscience de ton individualité et de ton indépendance, tu es incapable de t'affranchir par toi-même. Tu ne veux, donc tu ne peux être libre.

Allons, *vote bien* ! Aies confiance en tes mandataires, crois en tes élus.

Mais cesse de te plaindre. Les jougs que tu subis, c'est toi-même qui te les imposes. Les crimes dont tu souffres, c'est toi qui les commets. **C'est toi le maître, c'est toi le criminel**, et, ironie, **c'est toi l'esclave, c'est toi la victime.**

Nous autres, las de l'oppression des maîtres que tu nous donnes, las de supporter leur arrogance, las de supporter ta passivité, nous venons t'appeler à la réflexion, à l'action.

Allons, un bon mouvement, quitte l'habit étroit de la législation, lave ton corps rudement, afin que crèvent les parasites et la vermine qui te dévorent. **Alors seulement tu pourras vivre pleinement.**

LE CRIMINEL, c'est l'Électeur !

PIQURES D'AIGUILLE

Dès le jeune âge, les fils et les filles des ouvriers vont s'étioler, se contaminer à l'atelier, à l'usine, où leurs parents ont crevé à la tâche. Pourquoi ?

Vive l'anarchie !

—o—

Le luxe du bourgeois est payé par le sang du pauvre ? En sera-t-il toujours ainsi ?

Vive l'anarchie !

—o—

Le Mariage et la Prostitution sont les deux termes d'une même opération ; l'Amour libre seul est raisonnable et beau.

Vive l'anarchie !

—o—

L'homme qui vote dépose sa volonté dans une boîte afin de la reprendre au bout de quatre ans, ... si on le lui permet.

Vive l'anarchie !

—o—

La Caserne est l'école du crime, de l'alcoolisme, de la fainéantise. Qu'y va-t-on faire ?

Vive l'anarchie !

—o—

Ceux qui bâtissent les palais, vivent dans les chaumières ; ceux qui construisent les hôtels en habitent les mansardes. Réfléchissons ?

Vive l'anarchie !

—o—

La Politique est une des plus grandes absurdités. Le Bulletin de vote est l'arme des lâches et des imbéciles.

Vive l'anarchie !

Etiquettes, vingt textes différents : 0 fr. 20 le cent. — Port en plus.

AU BÉTAIL ÉLECTORAL

Sous l'impulsion de gens intéressés les comités politiques ouvrent l'ère attendue des querelles électorales.

Comme à l'habitude on va s'injurier, se calomnier, se battre. Des coups vont s'échanger au bénéfice des *troisièmes larrons* toujours prêts à profiter de la bêtise de la foule.

Pourquoi marcheras-tu ?

Tu niches avec tes gosses, dans des logements insalubres, tu manges, quand tu peux, des aliments frelatés par la cupidité des trafiquants. Exposé aux ravages de l'anémie, de l'alcoolisme, de la tuberculose, tu t'épuises du matin au soir, pour un labeur presque toujours imbécile et inutile dont tu n'as même pas le profit ; tu recommences le lendemain et ainsi jusqu'à ce que tu crèves.

S'agit-il donc de changer tout cela ?

Va-t-on te donner le moyen de réaliser pour toi et tes camarades, l'existence épanouie ? Vas-tu pouvoir aller, venir, manger, boire, respirer sans contrainte, aimer dans la joie, te reposer, jouir de toutes les découvertes scientifiques et de leur application diminuant ton effort, augmentant ton bien-être ? Vas-tu vivre enfin sans dégout, ni souci, la vie large, la vie intense ?

Non ! disent les politiciens proposés à tes suffrages...Ce n'est là qu'un idéal lointain... Il faut patienter... Tu es le nombre, mais tu ne dois prendre conscience de ta force que pour l'abandonner une fois tous les quatre ans entre les mains de tes « sauveurs ».

Mais eux, que vont-ils faire à leur tour ?

Des lois ! — Qu'est-ce que la loi ? — L'oppression du grand nombre par une coterie prétendant *représenter* la majorité.

De toute façon, l'erreur proclamée à la majorité ne devient pas le vrai, et seuls les inconscients s'inclinent devant le mensonge légal.

La vérité ne peut se déterminer par le vote.

Celui qui vote accepte d'être battu.

Alors pourquoi y a-t-il des lois ? — **Parce qu'il y a la « Propriété ».**

Or, c'est du préjugé *propriété* que découlent toutes nos misères, toutes nos douleurs.

Ceux qui en souffrent ont donc intérêt à détruire la propriété, et partant la loi.

Le seul moyen logique de supprimer les lois, c'est de ne pas en faire.

Qui fait les lois ? — Les arrivistes parlementaires !

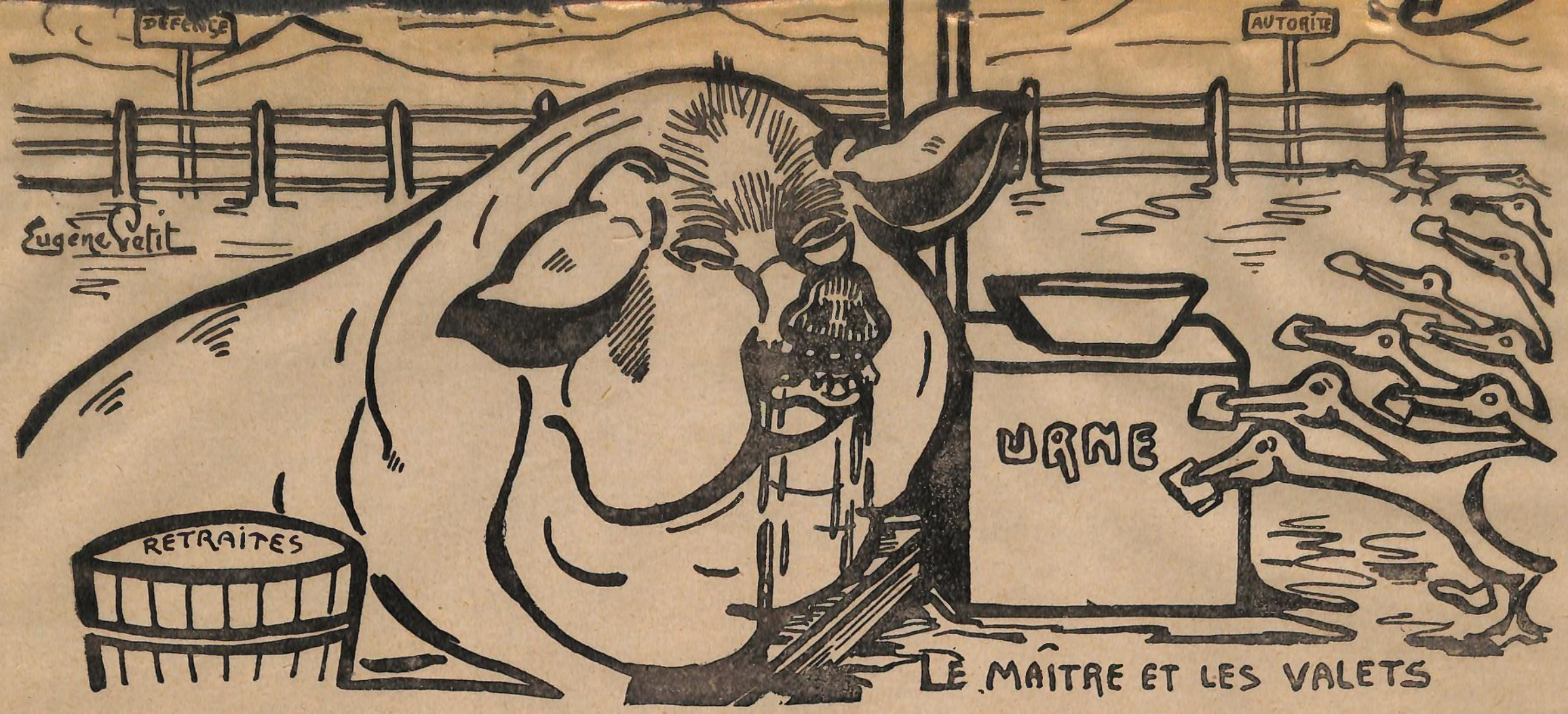
Qui nomme les parlementaires ? — *L'Électeur !*

En deuxième analyse, ce n'est donc pas une poignée de gouvernants qui nous écrasent mais l'inconscience, la stupidité du troupeau des moutons de Panurge qui constitue le *bétail électoral.*

Nous travaillerons sans cesse en vue de la conquête du « bonheur immédiat » en restant partisans de la seule méthode scientifique et en proclamant avec nos camarades abstentionnistes :

l'ÉLECTEUR, voilà l'ennemi !

Et maintenant, à l'urne, bétail !



LE MAÎTRE ET LES VALETS

Revue des Journaux

Le Libertaire.

A-t-il bien choisi sa signature ce *Démos* ? Est-ce assez banal, assez vide de sens, assez bafouillé tout ce qu'il nous dit ? *Ayons du flair, du doigté et de la résolution.* Merci du conseil, l'ami.

Jean Margue, que t'ai-je dit le premier jour, c'est bien difficile, de tenir une rubrique hebdomadaire ? Ne fais pas trop de sophismes dans celle que tu entreprends.

Je n'y comprends plus rien, après les trois ou quatre premiers articles, je me crois obligé de regarder si je ne me suis pas trompé de journal. C'est bien dans le *Libertaire* que Georges Alombre élucubre de si piètres raisonnements. Pour quel bon candidat qui ne soit pas un *pur*, qui ne fasse pas de *surenchère révolutionnaire* faut-il voter, cher monsieur ?

Enfin, un article qui dit quelque chose, celu de Félix Malterre sur *la question néo-malthusienne.* Il sait ne pas tomber dans l'exagération de Malthus tout en montrant de quelle utilité est la pratique de la génération consciente.

Lorulot trace, sous le titre *la fin d'une époque en décadence*, la marche vers le progrès et les arrêts et les départs nouveaux. Notre ami montre que l'anarchie est la seule voie qui s'ouvre maintenant devant les partisans du mieux être social.

A propos de la question *Fédération ou Bureau Central* André Viaux combat l'idée d'un bureau central. Il se moque avec force raisons de cette manie de fédération, de comité directeur, qui brise toutes les initiatives.

Le LISEUR.

La Bataille Antiélectorale

Jeudi 26, **Rue Compans, 98**
Les Paradis et les retraites.

Vendredi 27, **Rue Amelot, 124**
La logique anarchiste.

Samedi 28, **Rue Morand, 3**
Fantoches et Pantins.

Lundi 30, **Avenue Parmentier, 109**
Le bétail électoral.

Mercredi 2 Mai, **Rue Fessart**
Les bergers et les troupeaux.

Jeudi 3 Mai, **Avenue Parmentier, 109**
L'oppression de la Majorité.

Samedi 5 Mai, **Rue Morand, 3**
Les bergers et les troupeaux.

Toulon. — Les camarades du Groupe abstentionniste et les camarades de la Jeunesse syndicale sont priés de se réunir le Vendredi 28 avril à 8 h. 1/2 au bar de l'industrie 100, Cours Lafayette. *Entente définitive et dernières mesures à prendre.*

Causeries Populaires d'Ivry-Alfortville — A l'approche de la foire électorale, les camarades soucieux de s'instruire et de se préparer en dehors des politiciens se rencontreront tous les samedis à 8 h. 1/2, au local de la Causerie, 9, rue Philibert-Pompée à Ivry. — On y préparera la propagande par la parole, le prospectus, l'affiche.

A BAS LE VOTE

Nous avions promis de faire tous nos efforts pour faciliter la propagande antiélectorale. Nous avons déja jeté dans la circulation deux textes de placards à distribuer que nous pouvons laisser à Paris, à **0,50** le 100 ; **4** fr. le 1.000 ; **16** fr. les 5.000

Mais le port nous oblige à majorer ces prix pour la province :

0,85 le 100 ; **3** fr. les 500 ; **4** fr. **50** le 1.000 ; **19** fr. les 5.000 ; **34** fr. les 10.000.

Maintenant nous faisons une affiche antiélectorale dont le texte a été donné. Nous avions fait appel à tous, peu ont répondu. Il aurait peut-être fallu que nous employons le truc commercial d'avantages aux premiers souscripteurs. Cela ne nous intéresse pas. N'importe, l'affiche est sortie. Elle se porte bien. Vu la grande quantité faite, nous pouvons la fournir aux camarades à raison de **3** fr. le 100 pour Paris ; **3** fr. **60** pour la province — colis postal gare.

Nous en mettrons 50 avec l'illustration que nous donnons aujourd'hui, 50 avec l'illustration déja donnée.

Les camarades de province pourraient en même temps faire joindre à leur colis, trois cents placards que nous laisserions à 0 fr 50 le 100 puisque nous n'aurions pas à payer le port postal.

Que les camarades se hâtent. Il n'y en aura pas pour tout le monde. Qu'on se le dise !

CE QU'ON PEUT LIRE

M. Nettlau. — *La Solidarité et la Responsabilité dans la lutte ouvrière :* br. à **0.10.**

Pierre Kropotkine. — *Aux Jeunes Gens ; Anarchie et Communisme ; Morale anarchiste ; Organisation de la Vindicte :* br. à **0.10.** — *Les Temps nouveaux :* br. à **0.25.** — *Autour d'une vie ; Conquête du Pain :* vol. à **2.75.**

Paraf-Javal. — *L'Absurdité de la politique :* br. à **0.05.** — *Libre Examen :* br. à **0.25.** — *La Substance universelle :* vol. à **1.25.** *Les deux haricots*, image p. enfants : **0.10.** — *L'absurdité des soi-disant libres-penseurs.* **0.10.**

Jean Grave. — *Organisation, Initiative, Cohésion ; La Panacée-Révolution ; Le Machinisme ; Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire ; Colonisation :* br. à **0.10.** — *La Société future ; L'Individu et la Société ; Les Aventures de Nono :* vol. à **2.75.**

Ch. Malato. — *La philosophie de l'anarchie ; De la Commune à l'anarchie ; Les Joyeusetés de l'exil :* vol. à **2.75.**

Elisée Reclus. — *A mon frère le paysan :* br. à **0.05.** — *L'Anarchie et l'Eglise :* **0.10.** — *Evolution et Révolution*, vol. à **2.75.**

Elie Reclus. — *Les Primitifs :* vol. à **4** fr. — *Les Primitifs d'Australie*, vol. à **3** fr.

A. Dal. — *Les Documents socialistes*, avec préface de **Ch. Malato** : br. à **0.30.**

Georges Etiévant. — *Déclarations ; Légitimation des actes de révolte :* br. à **0.10.**

René Chaughi. — *Immoralité du mariage ; La Femme esclave :* br à **0.10.**

Nous avons retrouvé quelques milliers d'

ABSURDITÉ de la POLITIQUE

que nous pouvons laisser à **1 fr. 50** le cent **12 fr. 50** le mille à Paris, **2 fr.** et **13 fr. 75** en province franco.

Les frais d'envoi sont évidemment en plus.

OU L'ON DISCUTE OU L'ON SE VOIT

Conférences Paraf-Javal. — Dimanche 29 avril à 2 h. 1/2, salon de l'Avenir, 71, Bd de Strasbourg à Boulogne-sur-Seine, grande Conférence publique et contradictoire sur : *Les troupeaux humains, le bétail électoral.*

Causeries Populaires du XVIIIe, et du **XIe**, se donnent rendez-vous Lundi 30 avril au préau de l'école de l'avenue Parmentier 109, et le Mercredi 2 mai rue Fessart pour réunions antiélectorales.

Education libre. — Afin de venir en aide à des camarades emprisonnés, il est fait appel à la solidarité de tous. Une réunion est organisée le Lundi 30 avril à 8 h. 1/2 salle Salzac, 1 bis. bl Magenta.

DE GAUCHE A DROITE

Par suite de la gréve des facteurs, puis de celle des typos, *l'anarchie* a pu ne pas être mis régulièrement dans la main de tous. Que les camarades nous excusent, ce sont là des raisons contre lesquelles nous ne nous insurgeons pas.

Lorulot est avisé d'avoir à retirer *lui-même* les lettres adressées à *son nom*, poste restante Marseille.

Raymond de Marseille, s'il n'a pas reçu de nous ce qu'il demandait, nous rappellera sa lettre.

Composée par des camarades.

La Gérante : A. MAHÉ.

Imp. des *Causeries Populaires*, ARMANDINE MAHÉ

vier dernier, tua d'un coup de fusil, son père dont les relations avec une femme mariée causaient du scandale à Dreuil-Hamel et l'avaient surexcité. Les habitants de Dreuil-Hamel accourus nombreux à l'audience ont applaudi le verdict.

Hein, est-ce assez gentil ? L'homme a-t-il dû être assez congratulé par les habitants de cette localité ? Et ce jury de bourgeois ventrus et froussards, féroces avec ceux qui dénoncent la guerre comme une monstruosité et les les guerriers comme d'odieux criminels, ce jury crétin a acquitté le parricide qui avait tué au nom de la morale intangible et sacrée.

O bêtise humaine, criminelle et incommensurable bêtise, nous te haïssons, toi qui agite le spectre de la mort sur nos joies...

Bêtise et prostitution syphilisatrice il faudra pourtant que vous disparaissiez pour qu'enfin sans cauchemars notre vie s'écoule sereine et joyeuse.

Eugène PÉROUNET.

A travers les Morales

Casimir, assis et faisant asseoir Stanislas. — Ah ! mon bon vieux ! cela fait plaisir de se revoir ! Une cigarette ? Tu fumes toujours ?

Stanislas. — Plus que jamais, mes cigarettes à moi.

Casimir. — Du tabac d'Orient ?

Stanislas. — Oui.

Casimir. — De Constantinople.

Stanislas. — Non, du Caire je crois.

Casimir. — Alors, tu reviens d'Afrique ?

Stanislas. — Après six mois de séjour au Japon !

Casimir. — Curieux pays, hein !

Stanislas. — Je te crois !

Casimir. — Quels progrès !

Stanislas. — Les Japonais ! ils nous trouvent un peu attardés.

Casimir, riant. — Ah ! bah !

Stanislas. — Et, sur certains points, ils ont raison !... Ainsi à l'égard des femmes !...

Casimir. — A propos ! Comment la trouves-tu ?

Stanislas. — Ta femme ? charmante...

Casimir. — N'est-ce pas ? Croirais-tu qu'elle avait épousé en première noce un idiot qui l'a contrainte à divorcer ? Et, quand nous nous sommes mariés...

Stanislas. — Ça, par exemple, c'était bien inutile !

Casimir. — Inutile !

Stanislas. — Vous pouviez si bien vous en passer, vous séparer tranquillement quand vous en auriez assez ! Pourquoi l'exposer à divorcer une seconde fois !

Casimir, — Tu en as de bonnes, toi ! Pourquoi divorcerait-elle ?...

Stanislas. — Parce que, pour peu que la loi s'y prête, c'est la seule conclusion logique du mariage !

Casimir. — Alors quoi ? Le concubinage ?

Stanislas. — Voilà la vérité !

Casimir. — Ah !

Stanislas. — Et elle est en marche ! Dans quelques années il n'y aura plus que ça ! au lieu de ton sacré mariage, qui est bien l'agent le plus actif de la corruption des mœurs.

Casimir. — Ah ! Ah

Stanislas. — Comme tout ce qui est contraire aux lois de la nature.

Casimir. — Oh ! c'est contraire ?

Stanislas. — La nature n'a pas fait la femme pour un seul homme, ni l'homme pour une seule femme !... Elle a créé deux sexes en leur disant : « Mes enfants, unissez-vous, désunissez-vous tant qu'il vous plaira ! Mais, surtout, ne stationnons pas ! » Et voilà une institution caduque, qui veut leur imposer la constance à perpétuité ! On n'est pas bête à ce point-là. La nature comprimée s'insurge !... Et, sous l'étiquette officielle de la monogamie conjugale, tous les ménages sont polygames !

Casimir, riant. — Tous ?...

Stanislas. — Ou presque !

Casimir. — Même le mien ?

Stanislas. — Peut-être pas encore, mais ..

Entrent FLORENCE et GILBERTE.

Casimir. — Mesdames ! Mesdames !... écoutez Stanislas qui me prêche le concubinage.

Florence et *Gilberte.* — Ah !

Casimir. — Et la polygamie !

Stanislas. — Consécutive ! Consécutive ! Pas en bloc !

Florence. — Et au seul profit de votre sexe bien entendu ?

Stanislas. — Oh ! pardon ! Du vôtre aussi !

Gilberte. — Ça, au moins, c'est équitable !

Casimir. — Bref, l'union libre ?

Stanislas — Voilà !

Florence, à Casimir. — Trop tard pour nous, mon ami !

Stanislas. — Malheureusement ! car il n'y a que ça ! l'entente verbale, toujours résiliable au gré des parties !

Florence. — Mais il est d'une immoralité folle, le cousin.

Stanislas. — Oh... bien, cousine, parlez morale à un homme qui vient de faire le tour du monde !

Florence. — Pourquoi pas ?

Stanislas. — Parce que j'en ai vu de toutes les couleurs, des morales, des blanches, des rouges, des jaunes ! suivant la religion, la race et le climat. Et, sur les rapports des deux sexes, toutes diffèrent de la vôtre.

Florence et *Gilberte.* — Par exemple !

Stanislas. — Par exemple, sur le Zambèze, où le beau sexe est trop abondant, je me suis fait conspuer par les dames du lieu en leur apprenant qu'un Français n'a qu'une seule femme ! Et, par contre, à Ceylan, où la femme est très demandée, les beautés locales se tordaient de rire à l'idée qu'une Parisienne n'a qu'un seul mari !

Gilberte. — C'est plus compréhensible !

Stanislas. — Question de statistique ! A Java, où le climat est plutôt déprimant, un nabab, le soir de ses noces, renvoie la mariée à sa famille s'il la trouve dans les conditions qui, chez nous, passent pour obligatoires.

Florence et *Gilberte*, riant. — Allons donc !

Stanislas. — Question de tempérament ! Aux sources du Missouri, j'ai failli me faire écharper par un grand chef des Chinooks à qui je refusais l'offre gracieuse qu'il voulait bien me faire des faveurs temporaires de son épouse !

Florence et *Gilberte*, riant. — Ah !

Stanislas. — Question de protocole ! Tout cela n'est que mode et coutume, comme nos saluts, nos poignées de main et nos formules de politesse, que pas un de nous ne prend au sérieux !

Casimir. — Oh ! pourtant ?

Stanislas. — Pourtant ?... Tu écris : « Cher monsieur, agréez l'assurance des sentiments de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué et reconnaissant serviteur, etc. » Et tu fermes la lettre en disant : « Eh, va donc, fripouille ! » Convention, la morale... comme la politesse !

Florence. — Cousin, vous nous ferez bien bien l'amitié de déjeuner avec nous.

Casimir. — Oui, oui, c'est convenu.

Gilberte. — Et vous nous conterez des histoires de sauvages.

Stanislas. — Ce serait avec joie, mesdames, mais on m'attend.

Casimir. — A déjeuner ?

Stanislas. — Ma gouvernante !

Casimir. — Ton union libre ?

Stanislas. — Elle a soixante ans !

Florence et *Gilberte.* — Oh ! alors.

Stanislas. — Ce n'est pas que je blâme les amours ancillaires, dont nous avons de glorieux exemples...

Casimir. — Ainsi, Abraham !...

Stanislas. — Et plus récemment Jean-Jacques, l'homme de la nature, avec sa Thérèse.

Casimir. — Qui le trompait d'ailleurs à la journée !

Florence. — La femme de la nature !

Casimir. — Et dont il mettait les enfants au clou !

Gilberte. — Les enfants de la nature !

Casimir. — Allons, c'est dit.

Florence. — C'est dit.

Casimir. — Tu préviens ta gouvernante, par le téléphone, dans mon cabinet.

Il indique le fond.

Stanislas. — Mon Dieu, vous êtes si aimables..

Florence. — Téléphonez ! Téléphonez !

Casimir va ouvrir la porte de son cabinet.

Stanislas. — On n'aurait pas plus tôt fait d'envoyer un commissionnaire ?

Gilberte. — Il n'y en a plus !

Stanislas. — Je le regrette.

Casimir, le faisant entrer dans le cabinet. — Passe. (Il le suit.)

Florence. — Très immoral, le cousin !

Gilberte. — Mais il y a du vrai dans ce qu'il dit !

Victorien SARDOU

RANCUNES

Il est des vérités bien souvent pénibles à dire mais qu'il est salutaire de dévoiler lorsqu'on s'aperçoit que, les tenir cachées, aggrave encore plus le mal.

Depuis que le mouvement révolutionnaire surtout des fonds où il restait terré, est entré dans une période d'activité réelle, qu'y a t-il de changé ? Bien peu, pour ne pas dire rien. Si l'on excepte quelques individus venus aux idées nouvelles ou prétendues telles la masse, elle, est restée veule, avachie, s'est confinée dans un état de cristallisation qui ne paraît pas encore vouloir devenir deliquescente.

Toujours les mêmes misères, toujours les mêmes plaintes ; les unes supportées avec une sorte de fatalisme irréductible, les autres formulées avec le sempiternel air de résignation que nous entendons depuis longtemps.

Les hommes sont malheureux, ils le savent tous. Malgré cela on croit bon de le leur répéter à satiété. Et pour un instant, l'enthousiasme les gagne : « Armons-nous, groupons-nous et... demain... » Oui demain ! c'est comme l'enseigne du coiffeur. On repasse et c'est toujours pour demain.

Les uns accusent la politique électorale d'être la cause de la veulerie populaire. Les autres prétendent qu'il faut éduquer « les masses ».

Eh bien non, la politique n'est pas coupable, parce que c'est la politique. Elle disparue on chercherait autre chose qui ne vaudrait pas mieux.

Eduquer les masses ? Qu'est-ce-à dire ? Qu'est-ce que cela, les masses ? Les éducateurs pourraient répondre : « C'est des banquettes ou des chaises à peu près vides. »

D'autres diront : « Les masses, monsieur, c'est l'armée des syndiqués. Oui, les syndiqués, vous savez bien, le prolétariat mondial... grèves... drapeau noir... Internationale (groupons-nous et ... demain ?)

— Ah oui, demain, un demain de l'an 2000 ?

— Non, rougre d'idiot, demain oui demain !!! »

Et depuis le commencement, c'est toujours le même demain qui doit amener la grrrande révolution.

Et confiants en ce jour problématique ils attendent son arrivée avec la conviction qu'alors se déclanchera automatiquement le mécanisme qui doit donner le branle à la révolution.

Et cela dure depuis longtemps. Et plus on pénètre dans les masses, plus on les trouve abruties. C'est à croire qu'il existe chez l'homme un fond irréductible de scories, une tare indélébile qui doit le rendre à tout jamais réfractaire à toute transformation.

Mais alors... ? D'où vient le mal, quels en sont les remèdes ?

Le mal, il existe ancré et solidement. D'où qu'il vienne, que nous importe ? Nous connaissons le remède, cela nous suffit.

— Et quel est-il le remède ?

Le remède ? **Place nette, tous à la voirie !!**

BINOFF.

LETTRE OUVERTE

à Roger Sadrin

DETENU A CLAIRVAUX

Avant de t'écrire, j'ai attendu que fut atténuée l'impression première résultant de l'audition des épitres adressées par les camarades de Clairvaux et d'un de la Santé au Comité de Défense Sociale.

C'est donc en connaissance de cause, qu'en mon nom personnel, j'y réponds.

Elles ne devraient, après examen, que médiocrement surprendre, étant donnée la mentalité connue de certains des signataires.

En tous cas, leurs auteurs, il me semble, procèdent par affirmation et prennent leurs désirs pour des réalités.

Il n'y a que peu de temps, depuis mon retour de province, que je participe aux travaux du Comité de Défense Sociale et pourtant, cela m'a suffi pour constater que ce groupement, de même que nombre de sections de l'A. I. A., suit une évolution en rapport direct avec les événements quotidiens.

D'abord, une sélection devait s'opérer. Ce ne pourrait être que passagèrement que des éléments aussi hétérogènes que ceux réunis dès le début, pouvaient rester groupés.

De même que toujours, deux esprits bien distincts devaient attirer à eux la masse flottante des syndicalistes, ces hermaphrodites ennemis du parlementarisme, mais le pratiquant journellement.

Les timides, les timorés, devaient aller au socialisme et accepter toutes les compromissions que vous êtes vraiment trop bons de nous conseiller ; les énergiques devaient venir à l'anarchie.

Vos abracadabrantes lettres ne vaudraient vraiment pas de réponse, s'il ne s'en dégageait une préoccupation, franchement avouée par Bontemps, et peu à l'honneur de courages si hautement clamés.

Il m'avait semblé que c'est en toute connaissance de cause que les signataires de l'affiche antimilitariste avaient apposé leur paraphe. Ils devaient en connaître toutes les conséquences et prévoir les condamnations survenues.

D'où vient alors qu'aujourd'hui on menace de protester contre l'action abstentionniste du Comité de Défense, parce que cela pourrait enrayer, en faveur de l'amnistie prochaine (!), les bonnes dispositions de MM. les parlementaires socialistes qui auraient été combattus, ou des avocats qui ont déjà prêté leur concours ?

De plus, un quelqu'un qui signe Alombre, semble redouter que les candidatures d'occasion, nécessitées par la campagne abstentionniste, n'incitent à des évolutions dangereuses pour la propagande.

Qu'Alombre se rassure ! Je crains moins ces défections que celle de ceux qui ont transformé la propagande en métier, et qui, de *leur aveu* n'en sauraient plus faire d'autres.

Habitués aux roueries de la politique, pour se maintenir dans les positions qui les font vivre, ces braves gens accepteraient bien certaines transactions avec leur conscience, à l'exemple de ceux déjà connus et si bien cités par Alombre.

Et je me demande si là n'est pas le réel motif de cette intervention ; motif qu'on n'avoue pas parce qu'on se sent sur la pente et qu'on n'a pas encore le courage de se l'avouer à soi même, mais qui a dicté les réflexions folichonnes que nous avons pu déguster.

En ce qui me concerne, voulant tuer la poule dans l'œuf, aussi souvent qu'il me sera possible, je porterai à la connaissance du public la pression tentée sur le Comité de Défense sociale, pression qui devait bénéficier aux politiciens que nous voulons combattre, malgré les avis et les menaces de ceux que cela pourrait gêner.

Salutations,

G. ROUSSEL.

Nous n'avons pas vu les lettres dont il est question, mais nous avons lu l'article signé Georges Alombre ; rien que cela mériterait la lettre acerbe de G. Roussel.

Malgré tout, nous nous faisons un plaisir de croire que tous les détenus pour autimilitarisme n'accompagnent pas dans leurs palinodies, les signataires des épitres. **A. M., A. L.**

Notre Correspondance

Déviations et aberrations.

A André Zisly,

Pour que le végétarisme soit une « hygiène sociale » il faudrait d'abord et avant tout qu'il soit une « hygiène individuelle ». C'est ce que je conteste.

Notre organisme a besoin pour sa nutrition de graisse, d'hydrates de carbone, d'albuminoïdes, etc. Nous trouvons ces corps dans les trois règnes de la nature : minéraux, végétaux, animaux.

Ensuite l'exclusive alimentation végétale amène un excès de dépuratif qui produit de l'affaiblissement, l'appauvrissement du sang et l'anémie, ainsi que des troubles, des abcès, des furoncles, etc., et d'autre part, des maux d'estomac.

Si je ne craignais de mettre ton sauvagisme à une trop rude épreuve, je te conseillerais la lecture des *Primitifs* de Reclus. Tu y verrais que les Esquimaux sont contraints par la température à consommer beaucoup de graisse pour récupérer de la chaleur. Enfin ils ne peuvent manger d'herbes ni de légumes pour une bonne raison, c'est qu'il n'y en a jamais dans leur pays.

Crois-tu donc lutter aux colonies, sous les tropiques, contre l'anémie par la consommation de légumes. C'est absolument impossible.

Ce qui est certain c'est que nous devons consommer des légumes ainsi que des viandes. Un seul cas est en faveur du végétarisme absolu, c'est le cas de maladie. On soumet alors les individus atteints à un régime spécial, mais on ne peut appliquer cela à des hommes bien portants et bien constitués.

Le végétarisme n'est pas hygiénique, c'est tout simplement une folie semtimentale.

Il n'est pas intéressant de rechercher la paix entre les hommes et les animaux. Ce qui est intéressant pour les hommes c'est de rechercher à vivre le mieux possible et dans les meilleures conditions possibles — fut-ce même au détriment des animaux. Il n'y a pas lieu, comme tu le dis, de verser inutilement le sang des animaux, mais utilement c'est à dire pour le bien de notre espèce.

Tu es bien illogique. Tu te bases sur le respect de la vie animale pour asseoir ta chancelante théorie et plus loin tu ajoutes qu'il y a lieu néanmoins de supprimer les animaux dits féroces. Ton respect de la vie, ton eucharistique amour, disparaît donc en cette occasion. Pourquoi ne pas te laisser dévorer ? On est doux, chrétien, plein d'amour et de bonté ou bien on ne l'est pas. Il faut être logique et aller jusqu'au bout.

Quelle différence y a-t-il entre le fait de tuer un animal pour me nourrir et ne pas disparaître, et le fait de tuer un autre animal qui cherche à me détruire. L'acte est équivalent.

Le végétarisme est donc absurde ; il est, du reste, comme tu l'avoues, irréalisable, en raison du climat, de la température et surtout de l'adaptation, car notre organisme, notre dentition, notre estomac sont habitués à des conditions que nous ne pouvons modifier sans danger pour notre santé.

Nous ne pouvons renoncer à tout ce qui est d'essence animale, viande, œufs, graisses, poissons, indispensable à notre alimentation.

Une petite observation. En sauvagisme, on supprimera, paraît-il, tout l'artificiel. Par conséquent plus de chaussures, plus de vêtements tissés. Il faudra les remplacer par des peaux de bête. Au nom du végétarisme, on ne pourra pourtant pas tuer ces animaux pour les dépouiller ! Comment arranger tout ceci ? En restant tout nu ?

Et j'y pense. Une simple salade, un pauvre chardon, ne fut-ce qu'un brin d'herbe, est-ce que tout cela n'est pas de la vie ? Je ne sais plus que faire. De deux choses l'une, ou vivre en détruisant, ou crever moi même, tout nu près d'un ruisseau, crever de faim et de froid.

André LORULOT

Demandez partout

L'ANARCHIE

Qui paraît tous les Jeudis